



**HAL**  
open science

## Méta-méta-slam. Défense et illustration de l'intervention oratoire en congrès

Jérôme Cabot

► **To cite this version:**

Jérôme Cabot. Méta-méta-slam. Défense et illustration de l'intervention oratoire en congrès. Monique Martinez Thomas; Nina Jambina. Quel congrès voulons-nous ?, L'Harmattan, pp.285-314, 2021, Arts & médias, 978-2-343-22209-7. hal-03401160

**HAL Id: hal-03401160**

**<https://hal.science/hal-03401160>**

Submitted on 25 Oct 2021

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Méta-méta-slam

### Défense et illustration de l'intervention oratoire en congrès

p.285-314 in Monique Martinez Thomas & Nina Jambrina (dir.)

*Quel congrès voulons-nous ?*

L'Harmattan, 2021

*Veste étriquée cachant une chemise excentrique. Assis à la tribune. Voix monocorde, le nez dans les notes.*

Mesdames, messieurs, chers collègues, tout d'abord je voudrais dire combien je suis honoré d'intervenir en conclusion de ce stimulant congrès, et je tiens à remercier chaleureusement Monique Martinez-Thomas, le comité scientifique et le comité d'organisation pour m'avoir invité. C'est donc à moi que revient la lourde tâche et l'immense honneur de conclure ce congrès, qui, vous n'êtes pas sans le savoir, avait pour ambition de dresser un diagnostic de l'objet-congrès et de broser des perspectives innovantes, y compris par sa forme même.

Il ne semble pas que je sois la personne la plus idoine. Vous devez à présent savoir quel congrès vous voulez, et surtout quel congrès vous ne voulez pas. A en juger par son préambule, vous ne voulez sans doute pas de ma conférence de clôture.

*Toujours terne et monocorde, puis de plus en plus enflammé, à chaque nouvelle question.*

Mais que dire, et comment conclure, au terme d'un congrès pluridisciplinaire et transectoriel qui, pour la redéfinition de son être profond, a articulé des conférences, des tables rondes, des performances, des debriefs, la facilitation graphique, le roman par tweets, des workshops, une comédie musicale ? Un congrès qui a réuni des spécialistes ès congrès, des congressistes progressistes, des organisateurs de congrès, des chercheurs, des designers, un responsable du développement commercial, une chargée de l'information interne, plusieurs chanteuses, des chorégraphes, un graphiste, une coach internationale en développement personnel, quelques metteurs en scène, un vidéaste, des clowns, un cardiologue ? Un congrès qui a conjugué les sciences de gestion, le management, la sociologie, la gestion des ressources humaines, les sciences de l'éducation et de la formation, les arts du spectacle, les innovations numériques, l'approche hétéro-didactique, la clown-analyse, le trans-féminisme, la congréturgie, la cardiologie ?

Comment conclure ? Moi qui ne suis rien de tout ça, moi qui ne sais rien faire de tout ça ? Ni danser, ni chanter, ni dessiner.

*Debout, brève démonstration maladroite de danse.*

Chais pas danser, alors je slame. Mon flow alterne le slow et la samba, mon verbe

s'emballe, il danse le twist et c'est pas triste. Plutôt que de marcher sur les pieds de quelqu'un quand j'ai absorbé trop de verres, moi j'enfile les pieds de mes alexandrins : quand y en a douze, ça fait un vers, et je scande ma sarabande, mes strophes se tapent un fox-trot, c'est le pogo de mon ego.

Chais pas chanter, alors je slame. Ma voix de casserole, c'est là mon drame, et c'est pas drôle. Je vous interprète la mélodie de mes mots légers ou bien maudits, et j'ose et dis ma prosodie pianissimo ou allegro, c'est mon fado pour les ados et les adultes et j'exulte quand mes métaphores jouent du hard-core.

Chais pas peindre, alors je slame. Je vous invite au vernissage de mon expo car je m'expose sous le vernis, je suis pas sage, je suis de passage sur cette scène, mes épigrammes, mes épithètes dessinent mon autoportrait sans palette, sans pinceau, je suis poète et je suis sot, je jette sur la toile des gribouillis et des merveilles, c'est du trompe-l'œil pour les oreilles, mes vers impressionnistes, mes rimes cubistes et mes mots fusent comme du fusain, je joue du contraste entre mes strophes conceptuelles et mes concepts catastrophes, j'ai pas de gouache mais j'ai de la gouaille, c'est de l'art rupestre et pas rupin, de la peinture mentale sans les mains, et ça tache pas le futsal.

Moi, chais rien faire, même pas conclure. Chais pas conclure, alors je slame. Désolé pour le congrès inclusif, moi je suis exclusif : je sais faire que ça, alors je slame.

En bonne et due forme universitaire, ça donne ça : je conçois le méta-slam comme un art pratique, une relation, un objet et une méthode d'intervention dans les champs interdisciplinaires des arts, de l'analyse de discours, de l'épistémologie et de l'esthétique – tous aussi pertinents pour repenser le congrès. Il s'agit de considérer le méta-slam comme une forme de discours en quête de totalité, d'efficacité, de pertinence et de félicité (au sens pragmatique des termes), et d'examiner ses potentialités sur la scène sociale qu'est le congrès.

Voilà, c'est dit.

### **S'affranchir des genres situationnels**

Quand je dis « congrès », comme vous depuis trois jours j'imagine, je ne pense pas à son sens, issu du latin *congressus* et injustement tombé en désuétude, d'« union sexuelle », encore moins à son acception spécialisée en droit ancien, qui désigne l'« épreuve légale faite en présence de témoins (chirurgiens ou matrones) pour constater la puissance ou l'impuissance du mari lorsque sa femme réclamait pour cette raison l'annulation du mariage ». Non, rien à voir. Ça coule de source, mais ça va mieux en le disant.

Non, mon approche du congrès s'inscrit plutôt dans la perspective que développe Geoffroy de Lagasnerie dans *Penser dans un monde mauvais*<sup>1</sup> sur l'engagement intellectuel, et dans *Logique de la création*<sup>2</sup> sur l'écologie des idées, l'attitude créatrice, l'innovation intellectuelle, les limitations des disciplines et de la spécialisation, et la fécondité de l'humeur anti-institutionnelle. On retrouve les mêmes enjeux, dans un tout autre genre, dans *Pensée en acte* d'Erin Maning et Brian Massumi<sup>3</sup>.

De façon concordante, dans *L'Avenir des humanités*<sup>4</sup>, Yves Citton plaide pour une

double mobilité, interne à l'institution et au champ scientifique, et externe, en direction du monde social. A leur intersection se trouve le congrès. Citton revendique à la fois l'indisciplinarité vitale pour l'interprétation, « faite de tâtonnements, d'errances et d'erreurs, de suspens, de sauts, de bifurcations, de rencontres – où l'intuition (esthétique) joue un rôle aussi important que la systématisme (scientifique) »<sup>5</sup> ; et la transduction de ses résultats – transduction qui, implique qu'on sorte de son corpus originel et qu'on investisse les outils critiques qu'il nous a conduits à forger sur d'autres objets. L'indiscipline traverse donc les deux encerclements concentriques du monde savant, « sectionné » en interne, et distingué du monde extérieur ; elle recouvre deux sens complémentaires : un affranchissement des disciplines scientifiques, exemplifiées par les sections du Conseil national des universités, qui voudraient faire de nous des savants disciplinaires ; et une désinhibition quant à l'autodiscipline, qui voudrait faire de nous des savants disciplinés, qui restent à leur place.

Pour le meilleur et pour le pire, nos situations professionnelles éprouvées disciplinent nos prises de parole, même quand leur vocation est d'être innovante<sup>6</sup>. Tous nos discours en tant qu'universitaires (conférences, cours, soutenances) sont peu ou prou prédéterminés, disciplinés, en tant que « genres situationnels ». La communication dans un congrès en est un parangon. Ce concept de « genre situationnel », forgé en analyse du discours, est ainsi explicité par Patrick Charaudeau :

La situation de communication est le lieu où s'instituent les contraintes qui déterminent l'enjeu de l'échange, ces contraintes provenant à la fois de l'*identité* des partenaires et de la place qu'ils occupent dans l'échange, de la *finalité* qui les relie en termes de visée, du *propos* qui peut être convoqué et des *circonstances* matérielles dans lesquelles il se réalise.<sup>7</sup>

Nombre d'universitaires peinent ainsi à exporter leur discours hors de l'institution qui leur a permis de le produire, hors du cercle qui le légitime, et y compris parfois dans le cadre pourtant convenu et ritualisé d'un congrès. Au-delà du conformisme et de la facilité de l'entre-soi, pas si rares dans la corporation, les universitaires désireux de redistribuer dans la société (et cela commence par les congrès) le savoir que cette dernière les a payés à produire, se trouvent en butte au manque d'imagination ou d'audace, à la difficile invention rhétorique que cela requiert.

Comment, dès lors, l'interprétation que développe un universitaire, au sein de l'université, pour un auditoire initié, peut-elle se ramifier, par-delà le cercle des spécialistes, au sein même de l'espace scientifique, et plus largement, dans le monde social et les milieux professionnels, y infuser, essaimer, et ce, sans perdre en niveau d'exigence ? Comment gérer cette hétéronomie si contraire à nos traditions ? Comment renoncer à l'exhaustivité, à la précision terminologique, à la minutie méthodologique, à la recension de l'état du domaine, à la déférence pour les prédécesseurs, à la connivence vis-à-vis de l'auditoire des pairs, aux pré-requis et aux présupposés partagés ? Comment gagner en pédagogie, en intelligibilité, en recevabilité, en force de persuasion et de séduction ? En un mot, comment gagner en pertinence, au sens pragmatique que donnent à ce terme Sperber et Wilson<sup>8</sup>, selon lesquels un locuteur fournit à son destinataire des indices qui, en contexte, vont permettre à ce dernier d'inférer l'intention de communication, avec un

minimum d'efforts cognitifs, pour un maximum d'effets cognitifs ? Comment, donc, la recherche peut-elle gagner en pertinence, là où il serait pertinent qu'elle se fasse entendre : dans les congrès, dans le monde, qu'il s'agit de transformer ? Quelles sont, en termes de rhétorique, de dispositifs, de congrégation, les conditions d'une pertinence du discours scientifique pour d'autres destinataires, d'autres publics, d'autres mondes, d'autres problématiques, d'autres styles ?

Moi, ce que j'en dis, c'est que, ce qu'on a à dire dans un congrès, il faut le dire *avec des fleurs*. Dites-le avec des fleurs, si vous voulez nous conter fleurette, si vous êtes d'une discrétion de violette, si vous avez des pensées, même fanées, ou un bouquet de soucis, même peu garni, exprimez-les en langage fleuri, si vous voulez nous mettre au parfum, si vous voulez éclore avant la fin, avant de bouffer les pissenlits par la racine, avant de perdre vos pétales, avant que ne vous étale un désherbant en doses létales, avant que ne tranche le sécateur de la censure et ses sectateurs, dites-le avec des fleurs.

Lagasnerie aborde ainsi le seuil séparant le discours scientifique, pris dans sa globalité (et trop souvent réduit au discours universitaire), et le discours artistique.

Installer dans les têtes l'idée d'une frontière entre une "culture scientifique" de l'accumulation et une "culture artistique" de la distinction permet non seulement de faire croire que se plier à l'ordre universitaire est exigé par les contraintes inhérentes au travail scientifique, mais aussi de discréditer les hérétiques ou les individus rétifs en les renvoyant à la littérature ou à l'art – c'est-à-dire au dilettantisme.<sup>9</sup>

A propos, je vais te raconter une anecdote.

Ces réticences des universitaires à baisser la garde et accepter de changer de registre de discours ont connu une illustration édifiante lors de l'atelier « Ecriture créative et oralité » que j'ai animé lors du colloque international « # recherche-crédation » organisé à Clermont-Ferrand en 2017. Cet atelier avait pour point de départ une version loufoque et poétique des éléments de communication dudit colloque, issue de l'application du procédé oulipien S+7 : muni d'un petit Robert, j'en avais réécrit le texte de cadrage en remplaçant chaque substantif par le septième substantif trouvé après lui dans le dictionnaire. La séance s'intitulait donc logiquement « Athénée Ecrouissage créatif et orangette ». Le propos était de casser l'esprit de sérieux, la prévisibilité du genre situationnel du congrès, d'y introduire humour et poésie, et, misant sur la sérendipité, de revenir par ces chemins détournés vers le propos qui nous occupait, dégrassés, désinhibés, audacieux.

Après une introduction sur l'intention et la méthode, je m'étais moi-même plié à l'exercice, en temps limité, en produisant « Le martyr de saint Thésée. Guide pour sortir du Labyrinthe Leucémiques, Languettes et Artérioscléroses – Crèche, Récipiendaire, Émetteur en Artérioscléroses, Thaïlandais, Imams, Spectrométrie », inspiré par le passage du nom de mon laboratoire de recherche LLA-Créatis à cette même moulinette du S+7. Les textes étaient ensuite interprétés à l'oral en fin de séance. Les participants étaient des enseignants-chercheurs et des étudiants en master et doctorat.

Or, la personnalité la plus notable de cet aréopage, un éminent collègue aux travaux reconnus, auréolé du CNRS, s'est montré, seul, rétif à l'exercice. Il pianotait ostensiblement sur son smartphone, se gardait bien de rire avec

l'assistance. Il a proposé finalement un texte hors de la contrainte proposée. Il a justifié son choix d'écrire un appel à communication en arguant (à tort, certainement) que c'était la seule chose qu'il sût écrire, l'autodérision apparaissant alors comme l'alibi de l'inhibition. Il l'a lu depuis sa place, et non devant la caméra comme tout le monde, d'une voix monocorde, performance bâclée dont on s'acquitte comme d'un pensum, et il a botté en touche quand a été évoquée la possible publication des textes issus de cet atelier. Sa posture, celle de qui ne joue pas le jeu – du moins, pas *ce jeu-là* – n'était sans doute pas étrangère à sa position enviable et (à juste titre) respectée dans le champ académique. Son texte, au demeurant, était très drôle, une auto-parodie intelligente et savoureuse, mais qui n'était pas assumée comme telle, montrée comme une corvée indigne de lui. Noblesse oblige... noblesse inhibe, noblesse fige.

N'oublions pas que les congrès ont leurs palais.

### **Pour une recherche performancielle**

On touche ici à la lisière entre les savoirs froids de la science et les savoirs chauds tirés de la vie, de l'action, du geste artistique, de la pratique professionnelle, du militantisme. Lisière où se joue la démarche des « conférenciers gesticulants », dans une réflexion et une pratique issues de l'éducation populaire, et non des congrès ou de l'université, qui gagnerait à s'y intéresser.

Une conférence gesticulée, c'est de l'autobiographie, de l'analyse, et de la théorie, mélange de choses vécues et de choses comprises et de choses apprises. On pourrait définir la conférence gesticulée comme la rencontre entre des savoirs chauds et des savoirs froids. Cela ne donne pas un savoir tiède, cela donne un orage !<sup>10</sup>

La conférence gesticulée combine un récit personnel avec des anecdotes vécues, une problématisation politique de l'expérience, et des apports universitaires.

C'est une conférence mais c'est aussi son contraire car elle casse le code de l'expert. C'est tout sauf un cours magistral descendant (...). On n'est pas sur l'analytique, sur le concept, l'outil d'interpellation publique va travailler sur l'allusif, le littéraire, de l'émotionnel (toucher les gens sur la part intime du sujet, sur leur part subjective), de la poésie et de l'elliptique, et l'humour (autodérision, sketch...)<sup>11</sup>.

Tu dois savoir à présent quel congrès tu veux. Que dirais-tu de partager une recherche indisciplinée et performée, de faire gesticuler la conférence ? L'idéal est que nos prises de parole mettent en mouvement une forme de vie indisciplinée, à la fois conférencière et gesticulante, transgressant les cases académiques, sortant de la routine congressiste et ses zones de confort, et sortant dans le réel.

C'est cet idéal que, en ce qui me concerne, j'appelle le désespéranto. Le désespéranto me permet de nommer, comme une langue imaginaire, un discours mobile et indiscipliné, à la fois hybride et nomade. Une langue qui unirait tous les registres de discours, comme l'espéranto avait vocation à unir tous les locuteurs. « C'est la tentative d'une langue universelle sans le déni des langues vivantes ni les candeurs de l'espérance : c'est l'espéranto enrichi d'un préfixe qui le dépouille de la naïveté, l'ahistoricité, la *tabula rasa* linguistique. »<sup>12</sup>

Ma langue est le désespéranto, en totalité, itération de mon idiome, homme fait langue, angle mort, âpres mots, le désespéranto. En ce moment même je vous cause en désespéranto. Antonymes, hymne aux mots, homophonies, oniriques

mots : des mots d'ici, des mots de là-bas, des mots d'avant, des mots des livres, des mots de la rue, des mots de la fac, des mots ardu, des mots de mac, des mots de prof, des mots patraques, les mots de ton beauf et ceux de Chirac, des mots qu'innove, et la novlangue, la langue de bois (...).<sup>13</sup>

Le désespéranto est l'idiolecte du méta-slam que je parle dans les congrès internationaux. Le méta-slam est d'abord une communication performée, qui ne néglige pas la dimension *perlocutoire* du discours, c'est-à-dire la visée de l'acte de langage que constitue cette intervention, telle que « la production d'états d'âme, de croyances, de réponses, d'actions diverses, etc. »<sup>14</sup> C'est cette dimension perlocutoire qu'exprime Citton dans *L'Avenir des humanités* : « Les sociétés de l'information paraissent se contenter de *connaître* le monde ; ce qui importe pour les cultures de l'interprétation, c'est de le *transformer*... »<sup>15</sup> A rebours de l'autolégitimation, de la fin en soi, de l'art pour l'art, j'insiste sur la dimension perlocutoire du discours scientifique. Il n'y a qu'à relire les intitulés de nos trois journées : Quel congrès ne voulons-nous plus ? Comment changer le congrès ? Quel congrès voulons-nous pour demain ? C'est hyper-perlocutoire, tout ça ! Une communication dans un congrès est, globalement, perlocutoire. Sinon, à quoi bon ?

L'enjeu en réside dans un dérivé plus incongru : une communication *performante*. J'emploie ce terme de façon délibérément provocatrice. Les injonctions politiques, les attentes sociales, l'institution universitaire, le classement de Shangai, les données bibliométriques, les éditorialistes, les brèves de comptoir, la doxa ambiante, tout nous pousse à une recherche performante. Cette injonction, je la reprends à mon compte. Il faut pratiquer une recherche performante, c'est-à-dire une recherche dont soient susceptibles de s'accomplir les visées perlocutoires : analyse des discours, déconstruction des représentations, développement de l'esprit critique, lutte contre la bêtise. Et la recherche sera d'autant plus performante qu'elle sera plus performée en congrès. C'est aussi une façon de prendre acte des limites que Didier Eribon discerne dans la pensée critique universitaire :

Quant à l'idée qu'il suffirait de déconstruire par et dans le discours les catégories instituées et ancrées dans l'épaisseur du monde et dans la profondeur des inconscients, cela relève d'un fantasme typiquement universitaire, qui consiste à prendre la radicalité dans les mots pour la subversion dans les choses et qui a toutes les chances, en se satisfaisant de ces illusions transgressives, de laisser intact l'ordre social.<sup>16</sup>

L'issue n'est pas dans l'instrumentalisation de la performance par la théorie. Il ne s'agit pas de conférer un supplément d'âme artistique à une communication scientifique en congrès ; pas plus que, symétriquement, de donner une plus-value intello à un geste artistique. Ce n'est pas non plus « ma thèse en 180 secondes ». Il ne s'agit pas de rendre la science amusante : l'idée serait plutôt que l'amusement fait science. La recherche performancielle présuppose une relation consubstantielle et indisciplinée entre les deux registres, les deux postures, artistique et scientifique, aux visées perlocutoires convergentes, pour l'énonciation d'un discours hybride, conscient de ses moyens et de ses fins, et apte à la réflexivité, au sens à la fois esthétique et épistémologique du terme. Un méta-slam, c'est un stand-up théoriste.

La poéticité, l'humour, l'incarnation de la recherche permettent de s'assurer d'une plus grande pertinence et d'une félicité plus probable. En mode spinoziste, ça donne : « les idées de la raison ne deviennent efficaces que véhiculées par des affects »<sup>17</sup>. En outre, la dimension artistique du discours scientifique performé, sa dimension vécue, incarnée, en situation, ouvre une marge de flottement, un espace de jeu, pour la sérendipité, qui, tu le sais, est l'aptitude à faire par hasard une découverte inattendue et à en saisir l'utilité.

### **Principes et méthodes du méta-slam**

Dans les congrès, mon stand-up théoriste et désespérantophone s'énonce donc sous la forme du méta-slam. Un méta-slam est une performance poétique, écrite puis interprétée *in situ*, dans le cadre – et particulièrement en clôture – de rencontres scientifiques ou professionnelles éminemment sérieuses : colloques, congrès, séminaires, débats, conférences. Cette pratique d'intervention oratoire est la cousine germaine slamée de la clownanalyse pratiquée par les Bataclowns<sup>18</sup>. Je m'y suis essayé à l'occasion de huit manifestations, et j'ai invité le collectif *UnDeuxGround* à en faire autant lors du colloque « Performances poétiques » d'Albi<sup>19</sup>.

Au départ, le dispositif est essentiel au méta-slam, à la fois pour des raisons pratiques et symboliques. Je m'installe à une table disposée perpendiculairement entre la tribune et l'auditoire, pour prendre « le damier social en diagonale »<sup>20</sup>. C'est le meilleur point de vue pour embrasser de façon panoramique ce qui se dit et ce qui se passe sur la chaire et dans la salle ; et c'est une façon de matérialiser dans l'espace que je ne suis ni conférencier, ni public, que je ne suis attendu ni dans le registre du savoir légitime, ni dans celui de la question. Cette disposition est d'ailleurs souvent thématifiée dans le méta-slam final, explicitée dès son préambule comme une position excentrée et excentrique. Sur cette table, les outils sont un ordinateur, une connexion internet pour avoir sous la main l'infini encyclopédique dans lequel il faudra probablement piocher, et un dictionnaire de rimes.

Le méta-slam est ensuite composé en direct. Il se nourrit de ce qui se dit, à la tribune et dans la salle, à partir de la matière écoutée, observée et réélaborée au gré des interventions. Il est écrit au fil du congrès. Sa composition repose sur l'écoute (et rationnelle, et flottante<sup>21</sup>), sur le glanage, la sélection, la mise en relation, le montage, et le liant. Je suis le sténo du congrès, un sténo dégenré tant ce rôle, on l'a vu ce matin, apparaît communément dévolu aux femmes.

Dans la mesure où le méta-slam, sa nature, ses limites sont rarement connus de l'auditoire, et c'est là d'ailleurs que réside l'efficace de cette intervention, il est salutaire de poser d'emblée une sorte d'art poétique, *deffense et illustration* de l'exercice, annonçant la couleur du propos à suivre à partir de la matière même récoltée :

Le méta-slam est un slam situé, car je suis le greffier du *process* verbal, la boîte noire du congrès, la *scatola nera* comme a dit Antonio Tagliarini, boîte faite de bricolage et d'improvisation. Je serai l'Autre du congrès. Ce méta-slam opère une altération du congrès, (...). Mon job, c'est aussi oublier, trahir puis disparaître...<sup>22</sup>

Le préambule du méta-slam a pour fonction d'opérer une *captatio benevolentiae*



et de poser un régime d'écoute. D'emblée, le méta-slam développe un éthos qui s'écarte de l'esprit de sérieux, évite la posture académique, permet à la fois l'impertinence, la candeur et l'autodérision. Cet éthos pose le personnage du méta-slameur comme une forme de « radical libre, figure contemporaine du farceur »<sup>23</sup>, en puisant dans des figures éprouvées comme le bouffon, le gaffeur ou le clown – bref, le « "morosophe", à la fois fou et sage »<sup>24</sup>.

La posture de son interprétation est, *in fine*, déterminante dans cet éthos et sa juste réception pour ce qu'il est – une *intervention*<sup>25</sup> : le méta-slam se dit, non pas assis à la tribune, mais debout et en mouvement, arpentant librement la scène, gesticulant, semant ses feuilles de notes sur le plancher à mesure qu'elles ne servent plus.

Le méta-slam se veut la communication la plus *adressée* qui soit, et avec *adresse* autant que faire se peut – bref, avec de l'intention, et de l'ornement, avec des fleurs. Cela repose sur l'instauration d'une scène fictive, dans laquelle le discours va pouvoir s'énoncer, poser le code, c'est-à-dire les conditions de pertinence. Par sa dimension imaginaire, avec ce que cela suppose d'implication de l'auditoire et de connivence à construire, cette situation écarte le genre situationnel de la conférence statique, et le mode d'écoute qu'elle générerait. Son geste créatif fondateur consiste à extraire du cadre, des circonstances ou de l'une des prises de parole, une métaphore structurante qui permettra d'organiser le propos. Elle confère à cette énonciation particulière une scénographie, nourrie des éléments concrets dans lesquels s'inscrit la performance.

Tiens, je vais te raconter une anecdote.

Ce fut le cas, par exemple, de ce méta-slam interprété lors des assises de la culture en Pays Sud-Toulousain, accueillies dans le village gaulois de Rieux-Volvestre :

Alea jacta est, ce qui chez les Romains signifie « les dés sont jetés ». En d'autres termes : « ce sont les aléas de la jactance ». Autrement dit, quand vous donnez la parole à un slameur, vous ne savez jamais ce qui peut arriver. Ils sont fous, ces Romains, de donner la parole à un slameur dans un village gaulois. Je vais faire le fou du roi, qui dit au roi qu'il est à poil, chose que lui seul a le droit de dire. Car le slameur est à la société du spectacle post-moderne, au jargon technocratique, aux mots clefs et aux sésames des cultureux, ce que le fou du roi est au roi : sa conscience critique. Celui qui dit au roi qu'il est à poil, chose que lui seul a le droit de dire. Je suis l'outsider, l'aïlier gauche (comme par hasard), et je vais prendre le costume du bouffon de la cour – côté jardin d'ailleurs, plutôt que côté cour. Alors je vais cultiver mon jardin, faire de la culture avec les gros sabots de l'idiot du village. Je suis ce que l'idiot est au village gaulois : sa touche de poésie et ses semelles crottées. [...] Je suis l'idiot du village. Le barde. On m'appelle Assurancetourix.<sup>26</sup>

Il est essentiel de capter, le plus vite possible, ce qui pourra tenir lieu de métaphore filée, de principe poétique organisateur du propos, autrement exposé au décousu. Ainsi, le méta-slam élaboré dans le cadre du séminaire Méta # 4 du laboratoire LLA-Créatis, intitulé « Genres ? Pour une Micro-Encyclopédie Trans-Arts » et consacré à la notion de genre, dans son acception tant esthétique que genrée, a mis en avant « le paradigme de l'ornithorynque » :

Un bestiaire ayant, en figure de proue, l'ornithorynque, avec sa queue de castor, son bec de canard, ses aiguillons venimeux, qui pond des œufs, allaite mais n'a pas de tétines ni de testicules. Bref, l'ornithorynque interroge à la fois le genre animal et le genre sexué. (...) L'époque est chimérique. Comment en faire l'encyclopédie ? L'époque est chimérique, et l'ornithorynque est sa mascotte.<sup>27</sup>

Il ne faut pas confondre cet ornithorynque avec les femmes pingouins engoncées dans leurs tenues féminines spéciales colloque. Il s'agit, comme l'a dit ce matin Gilles Jacinto, de dépathologiser les déviances. C'est pas grave, d'être un ornithorynque.

Ce paradigme organisateur, colonne vertébrale, est d'autant plus convaincant quand il est extrait de la matière même des propos échangés. Par exemple, lors du congrès international de la European Association For The Study Of Theater And Performance (EASTAP), Clémentine Cluzeaud a présenté une communication sur le *re-enactment* du « match du siècle », la demi-finale de la Coupe du monde de football de 1982, opposant la France et la RFA :

Méta-slameur, je suis donc l'outsider, l'ailier gauche, le Blaise Matuidi du congrès, ou le Didier Six comme à Séville en 82 : celui qui est côté cour, un poste idéal pour décentrer la vision du congrès. Je suis l'alter ego de la plante verte qui est, naturellement, côté jardin. Je déborde, comme dit Camille de Toledo, je déborde sur l'aile gauche. Je suis l'avant-décentre.<sup>28</sup>

L'isotopie footballistique a offert un fil conducteur au méta-slam, avec l'avantage de conjoindre la culture savante d'un congrès consacré au théâtre européen contemporain et la culture populaire associée au foot.

### Reprises et subversions

Tout au long du méta-slam résonnent ensuite, non seulement des bribes du discours des conférenciers, celui des auteurs, artistes ou œuvres qu'ils ont pu évoquer, mais aussi celui de l'auditoire, par la reprise de titres, des citations, des échos, des homophonies, des dérivations, des défigements, des mots-valises, des associations d'idées, des calembours, permettant de conjoindre *lucidité* et *ludicité*<sup>29</sup>.

[ce méta-slam] c'est non une répétition, mais une reprise kierkegaardienne. (...) Une reprise de voleur, puisque les petits marquis, a rappelé Marc Le Glatin, finissent toujours par singer les grands du royaume. Je n'oublie pas, avec Daria Deflorian, que Hemingway faisait de la capacité de couper de bonnes choses une qualité primordiale, ce que j'ai dû faire : conformément au point n°4 de Milo Rau, ce qui a été dit ces trois jours n'excède pas 20 % de mon méta-slam. Les 80 % restants, c'est mézigues. 80 % c'est ma pomme. Emmanuel Wallon a cité la *Trilogie des sphères* de Peter Sloterdijk : bulles, globes, écumes. Et la pomme, c'est pas une sphère ? Et le ballon de foot ? C'est pas une sphère, le ballon de foot ? Au risque de crever le ballon, de cuir, de peau ou de baudruche, le méta-slam est une épine dans la chair de l'autre, selon la formule d'Olivier Py. Pi : 3,14. Chiffre qui nous renvoie aux sphères de Peter Sloterdijk : rappelons que la formule de calcul du volume d'une sphère, ou d'un ballon de foot, est : 4 x Olivier Py divisé par 3 multiplié par le rayon au cube. Pas exactement la formule d'Emmanuel Wallon, qui a multiplié son temps de parole par deux et joué les prolongations : le président de séance Nassim Abouddrar a manqué lui mettre la tête au carré et sortir le carton rouge.<sup>30</sup>

On le voit avec la fin de cet extrait, le méta-slam accueille aussi les cafouillages, les digressions, les apartés, les lapsus, les incidents techniques. Le discours scientifique peut souvent, par idéalisme, par pudeur ou par désintérêt, avoir tendance à occulter ou lisser ses conditions de production et de diffusion, ses coulisses et ses ratages. Avec le méta-slam, il s'agit de les mettre en scène, de les exhiber au même titre que les contenus, voire, comme ici, de montrer les points d'illustration et de tension entre le discours et le canal, de mettre au jour un « désordre utile »<sup>31</sup> :

Assurément, la technologie a pu nous faire faux bond. (...). Le processus de création était alors à nu, par la présence des techniciens pour rétablir le son, et Milo Rau qui, après avoir théorisé la dénudation du processus, paradoxalement leur réclame un peu de silence. Faudrait savoir, Milo !<sup>32</sup>

Le méta-slam est par définition oral, situationnel, éphémère et daté. Il est forcément imparfait. C'est un discours de circonstance, qui ne prétend pas être davantage. Mais c'est un discours collectif, en ce qu'il est un collage de bribes de la parole de toutes et tous, éparses, subjectivement, partiellement et partialement rabouées par le méta-slameur, sans aucune obligation de rigueur, de référence ni de déférence dans ce patchwork. C'est par sa matière première que le méta-slam est une œuvre collective, gagnant par là la légitimité, l'écoute, et même la bienveillance, la connivence de l'auditoire. Il remplit la fonction du chœur antique<sup>33</sup>. Cette composante collective, le méta-slam la partage avec le slam entendu comme scène ouverte<sup>34</sup>, dont il se distingue en revanche par son dispositif, différencié en deux temps distincts : la succession de prises de paroles ès qualités, puis leur restitution individuelle, incomplète et désinvoltée, en bric à brac. Le méta-slam est une quintessence humble, mais possiblement irrévérencieuse, des discours pluriels de la journée, légitimes et autorisés, *ex cathedra* – ou accessoires, dérivés, parasites. Le méta-slam ferme le ban par un « chaos créatif »<sup>35</sup>.

Tiens, je vais te raconter une anecdote.

Le méta-slam performé en clôture du congrès international de l'EASTAP, qui avait pour thème « Le décentrement de notre regard sur l'Europe et l'émergence de nouvelles formes », a précisément pris comme problématique principale la question de l'Europe, de son unité culturelle, de son plurilinguisme, de son chaos, telle que l'illustraient le déroulement même du congrès, ses modes de communication, sa composition cosmopolite. Il a donc intégré quelques fragments en anglais, en italien, en espéranto, en occitan, et s'est logiquement intitulé « Les détours de Babel » :

[ce méta-slam] c'est, selon le beau lapsus de Daniele Vianello, le Théâtre de la Pastille. Une pastille au miel. Le miel de notre ruche bourdonnante. La quintessence frelatée de cette Babel polyglotte. *Le* tour de Babel que font les regards qui se perdent quelque part entre le buste et le nombril, là où pendouille le bout de carton plastifié avec notre patronyme et notre institution d'appartenance, pour tenter de deviner en quelle langue parler à qui. Le *code switching* comme on dit en sociolinguistique, avec les 24 langues officielles en Europe, les 28 pays représentés dans ce congrès (...) Babel, quoi ! (...) Je varie les langues, prenant Tiago Rodrigues au mot quand il a évoqué le cas Bovary : eh oui, le Cabot varie. (...) Je parle une langue brûlante, une langue excentrique, indisciplinée (...), mon impossible langue européenne : je parle le désespéranto.<sup>36</sup>

Le méta-slam mêle réactivité, candeur, ironie, empathie ; il apporte un regard extérieur et sensible sur le thème de la rencontre scientifique, l'ensemble des propos entendus, des moments vécus, puis en tire une synthèse poético-oratoire, impromptue et décalée, un rebond poétique plus subjectif, mais toujours en prise sur l'événement, et sur son sens : un discours « poétitique »<sup>37</sup>. Il s'offre comme une alternative aux genres situationnels de la conférence, de la communication académique, du speech entrepreneurial, du powerpoint. Il présente une imperfection, une subjectivité, un anticonformisme assumés. Il a vocation à être perturbateur, à transgresser le cérémonial et le sacré<sup>38</sup>. Ainsi, le méta-slam

décontracte la posture d'autorité, la raideur savante. Il introduit une stimulante et bienveillante distance vis-à-vis du cadre et du jargon prévalant dans l'auditoire du moment, ses convenances, son protocole, sa prévisibilité, ses clichés, ses leitmotifs – et son idiome, sa culture, sa poésie propre.

Tiens, je vais te raconter une anecdote.

C'est ainsi que le méta-slam prononcé le premier jour du colloque sur le développement durable organisé à Albi par l'Équipe de Recherche Technologique « Services Publics et Économies d'Énergie Durables », plus connue comme l'ERT SPEED, a pris comme point de départ les résonances entre le nom de la structure organisatrice, le cadre, le thème et l'introduction protocolaire de la manifestation :

J'aime voir une file d'attente s'étirer paresseusement au stand d'inscriptions. L'ERT SPEED porte mal son nom, et c'est tant mieux (...). J'ai aussi aimé voir, avec la même lenteur, seigneurialement s'alanguir la longue file de dédicaces protocolaires en préambule de chaque intervention inaugurale, dédicaces protocolaires dont la majesté, la pompe, la magnificence, le charme suranné m'ont toujours fasciné. Mis bout à bout, les « Monsieur le Recteur » et « Monsieur le Président de Région » ont occupé le temps d'une communication.<sup>39</sup>

La posture, l'éthos induits par le méta-slam autorisent la liberté de ton, la rupture de registre, le burlesque, le coq-à-l'âne, l'impertinence, l'énonciation de l'impensé, le pointage des points aveugles épistémologiques, les pieds dans le plat, le rappel du non-dit.

Le méta-slam est d'ailleurs imprégné de l'air du temps, des titres des journaux, de ce qui circule ce jour-là. Il œuvre à établir le lien entre le monde extérieur, son actualité politique, ses problèmes sociaux, ses faits-divers, son spectacle, et l'arène (ou la bulle), universitaire ou professionnelle, pas toujours encline à y prêter l'oreille, à en répercuter le bruit.

### **Médiation et critique**

La mise en relation des communications avec les ratages ou le monde extérieur, mais aussi les unes avec les autres – elles qui, séparées, corsetées par un temps minuté et une rédaction fixiste, parfois peinent à véritablement dialoguer – opère véritablement une action de *médiation*.

Tiens, je vais te raconter une anecdote.

Le choix du terme « médiation » prend un relief tout particulier à la lumière du méta-slam que j'ai performé en conclusion du congrès international de l'EASTAP, à Paris le 27 octobre 2018. Ce congrès fut marqué par un moment conflictuel comme on en observe rarement dans un colloque, opposant Bérénice Hamidi-Kim et Isabelle Barbéris, avec en toile de fond l'agora brouillonne et désinhibée des réseaux sociaux. L'enjeu qui surgit alors de façon impromptue et brutale semblait prévisible, attendu ou redouté, de la part des participants initiés, plus que moi au fait des polémiques du moment agitant le microcosme du théâtre hexagonal contemporain et des universitaires spécialistes de la chose ; mais le méta-slameur que j'étais – et c'est là son intérêt, sa limite et sa fonction – était en l'espèce un candide mal informé. La polémique virulente, pour autant que ledit candide puisse la résumer sans approximation ni parti-pris, tournait autour des positions du collectif « Décoloniser les arts ». Elle avait pour enjeu la

représentation des groupes invisibilisés au théâtre, sur scène ou à la tête des institutions. C'était l'affrontement entre, d'un côté, l'approche postcoloniale portée par Bérénice Hamidi-Kim, et de l'autre, la revendication par Isabelle Barbéris d'une forme d'universalisme, assortie du rejet du politiquement correct, de la discrimination positive, du communautarisme, vecteurs d'une promotion de la médiocrité pour des raisons extra-artistiques, qu'avait pu incarner la figure de David Bobée sous sa plume, sur un mode satirique au point de se voir taxée d'homophobie.

Ce débat, déjà entamé avec une grande violence sur les réseaux sociaux puis devant les tribunaux, s'invitait donc dans l'enceinte du congrès. Pour un non-initié, il était – et il reste – ardu à résumer. Jamais autant que ce jour-là, ma position perpendiculaire et adjacente, permettant d'embrasser la tribune et la salle, ne fut aussi nécessaire. J'observais ce ping-pong agonistique où la salle interrompait et interpellait la tribune (et qui ne cessa que parce qu'il fallait libérer les lieux par égard pour les techniciens). Et, ce faisant, je cherchais frénétiquement sur internet des éléments de compréhension, les antécédents, les positions des forces en présence, et tentais de ne pas perdre les arguments, les slogans, les invectives, les *punch lines* les plus féconds pour le méta-slam en cours de production que j'allais devoir, peu après, interpréter sur ce même ring. J'avais alors à l'esprit la responsabilité et le défi qui tenaient à ma position de méta-slameur (que, dans le dispositif du congrès, j'étais le seul à occuper). En posture de clôture, le méta-slameur se doit d'être l'homme de la situation, alors même qu'il est et difficile, et flatteur d'avoir le dernier mot. Son enjeu excitant et explosif fut verbalisé par les injonctions contradictoires qui me furent adressées dès que la séance fut levée, alors que, dans les couloirs et pendant le cocktail de fin de journée, la tension, la colère, l'accablement, la peur même étaient palpables chez les protagonistes et témoins de tout bord et de toute obédience : tantôt, « tu as là une belle matière pour ton slam ! » ; tantôt, « le mieux sera de ne pas en parler. »

Quant à moi, j'étais persuadé que l'évasion, l'autocensure auraient relevé d'une fuite, une position démissionnaire, contraires à la fonction et à l'éthique du méta-slameur. Il fallait au contraire affronter la tension, en prendre acte, ne pas l'éluder, ne pas non plus donner des bons points et des blâmes dans une querelle face à laquelle je me sentais néophyte et partagé. Jamais la fonction de médiation assumée par le méta-slam n'avait été aussi tangible, non pas seulement au sens intellectuel des médiateurs culturels, mais au sens humain et interindividuel des médiateurs sociaux, ou conjugaux. Mon méta-slam aurait, le lendemain, pour fonction de proposer une sortie par le haut, ou plutôt par le côté (cour ou jardin, du moment qu'on en sortait), qui assume la conflictualité dans ce qu'elle avait d'actuel, de stimulant, de politique, sans être otage de ce qu'elle pouvait comporter de stérilisant, d'inhibant, d'intimidant :

*Le re-enactment* du match du siècle, on l'a vécu sous la coupole. Un match déjà disputé sur Facebook (vu le nom, ça doit être un stade anglais). Alors, ce n'était pas (...) l'affrontement épique entre Bobet – Louison Bobet – et son grand rival Jean Robic, Tour de France 1953. Non, le match du siècle, c'était Isabelle contre Bérénice. Pas celle de Racine, (...) mais quand même, ça avait tout pour être une tragédie. (...) Jusqu'à ce que soit sifflée la fin du match pour cause de légitime pause syndicale. Ouf !<sup>40</sup>

Le méta-slam permet de poser des questions parfois essentielles, laissées de côté par les pré-supposés de la manifestation, de sa note d'intention, de son auditoire. Son effet réside dans l'esthétisation de l'événement, l'introduction d'un déplacement poétique, à la fois dans la distance « méta », le point de vue simultanément décalé et en prise totale avec l'objet et la situation, l'intelligence accrue et sensible. Il invite au registre humoristique et ludique. Il repose sur l'idée que la fonction poétique est la forme empirique de la fonction métalinguistique ; et la fonction métalinguistique est la forme abstraite de la fonction poétique. Leur mise en œuvre à toutes deux, respectivement dans le discours artistique et scientifique, réalise uniment le même combat de l'idiolecte contre la doxa. Le méta-slam invite à l'autocritique.

Tiens, je vais te raconter une anecdote, à titre d'exemple.

Dans le cadre du colloque international « L'éducation au développement durable de l'école au campus », j'ai proféré un méta-slam intitulé « Le développement du râble de lapin ». Il s'agissait de mettre en relief la vacuité conceptuelle de la notion centrale de ce colloque, laquelle permettait à tous les intervenants, dans toute leur diversité, chargé de communication d'EDF et activistes écologistes, de communier sans approfondir leurs points de divergence. A l'inverse de l'apaisement humoristique recherché sur « Décoloniser les arts », ma visée était cette fois de verser de l'huile poétique sur le feu un peu éteint des idées.

Le méta-slam jouait alors pleinement son rôle « dysfonctionnel »<sup>41</sup> de « radical libre », à savoir : « briser l'accordage émergent juste après qu'il a émergé mais juste avant qu'il puisse se stabiliser dans une harmonie auto-entretenu susceptible de s'affirmer comme modèle. Le radical libre est conçu comme une figure du farceur qui interviendra au pénultième stade de l'émergence de l'événement (...) »<sup>42</sup> – au pénultième stade, car le tout dernier stade est celui du réexamen et de la problématisation de l'ensemble du congrès à la lumière vacillante du méta-slam ; ce temps, hélas, n'est jamais formellement inscrit en clôture du programme dudit congrès, ce que ce jour-là des participants m'ont dit regretter.

D'emblée, l'introduction du méta-slam en clôture du congrès sur le développement durable a eu pour fonction, en remâchant le mot-clef à la façon d'un Ghérasim Luca, d'en miner définitivement l'emploi sérieux et œcuménique par le grotesque :

Je vais donc me livrer à une critique philosophi-comico-sémiologique du concept de développement durable. (...) Les dés sont jetés, et les dés ont soif.

Le dé

Le dé veut

Le dé veut l'eau

Le dé veut l'eau peu

Le développe ment

Le développement dû

Le développement dur

Le développement du rat

Le développement du rab  
 Le développement durable  
 Le développement durable 2  
 Le développement durable de là  
 Le développement du râble de lapin  
 Le développement du râble de lapin implique de nourrir  
 Le développement du râble de lapin implique de nourrir de loger  
 Le développement du râble de lapin implique de nourrir de l'OGM

Le développement du râble de lapin implique de nourrir de l'OGM le plus moderne le plus gras le plus lipidique de nourrir la bête pour que son râble soit le plus gros possible vu qu'il n'y a que ça qui se vend que voulez-vous ma bonne dame les gens ne consomment plus de lapin sauf le râble d'où la nécessité du développement du râble de lapin d'où la nécessité d'un lapin avec huit gros râbles et pas de pattes pas de tête pas d'oreille les pattes les têtes et surtout les oreilles de lapin sont totalement improductives superfétatoires et impropres à la consommation.<sup>43</sup>

Ni poésie savante ni interlude d'humoriste, le méta-slam se veut une authentique contribution à l'éclairage, la mise en perspective ou la subversion des discours tenus dans la situation, et de la situation vécue elle-même. Le méta-slam n'est pas un spectacle ni un sketch, c'est une performance, une intervention, une opération situationniste, un discours indiscipliné. Sa vertu, son utilité, sa valeur heuristique et scientifique, résident dans la sérendipité. Et en cela, le méta-slam est une affaire sérieuse.

Au fait, cher congressiste progressiste, tu sais quel congrès tu veux ?

En tout cas, tu sais désormais quel congrès je veux.

**Jérôme Cabot**

<sup>1</sup> Geoffroy de Lagasnerie, *Penser dans un monde mauvais*, Paris, PUF, 2017.

<sup>2</sup> Geoffroy de Lagasnerie, *Logique de la création*, Paris, Fayard, 2011.

<sup>3</sup> Erin Manning & Brian Massumi, *Pensée en acte*, Dijon, Les Presses du réel, 2018.

<sup>4</sup> Yves Citton, *L'Avenir des humanités*, Paris, La Découverte, 2010.

<sup>5</sup> Extrait de la quatrième de couverture.

<sup>6</sup> Erin Manning & Brian Massumi, *op. cit.*, p. 67

<sup>7</sup> Patrick Charaudeau, « [Visées discursives, genres situationnels et construction textuelle](#) », dans *Analyse des discours*, Toulouse, Éditions universitaires du Sud, 2001.

<sup>8</sup> Dan Sperber & Deirdre Wilson, *La Pertinence*, trad. Abel Gerschenfeld & Dan Sperber, Paris, Les Editions de Minuit, 1989.

<sup>9</sup> Geoffroy de Lagasnerie, *Logique de la création, op. cit.*, p. 44.

<sup>10</sup> <http://www.scoplepave.org/formation-de-conferencier-gesticulant>

<sup>11</sup> *Loc. cit.*

<sup>12</sup> Jérôme Cabot & Philippe Sahuc, « Babel Bazar en Couserans », *Pastel*, 2012 : <http://www.pastel-revue-musique.org/2012/11/babel-bazar-en-couserans.html>

<sup>13</sup> Pour une interprétation en musique de ce texte, voir Double Hapax (Jérôme Cabot & Bruno Izarn), 2014 : <https://vimeo.com/93114857>

<sup>14</sup> Jacques Bouveresse, *Le Mythe de l'intériorité*, Paris, Editions de Minuit, 1976, p. 272.

<sup>15</sup> Yves Citton, *op. cit.*, p. 134.

<sup>16</sup> Didier Eribon, *Réflexions sur la question gay*, Paris, Flammarion, 1999, p. 80.

<sup>17</sup> Frédéric Lordon, *Les Affects de la politique*, Paris, Seuil, 2016, p. 56.

<sup>18</sup> Jean-Bernard Bonange & Bertil Sylvander, *Les Clownanalystes du Bataclown*, Auxerre, HDiffusion, 2015.

<sup>19</sup> Voir Jérôme Cabot, « Introduction », dans Jérôme Cabot (dir.), *Performances poétiques*, Lormont, Editions nouvelles Cécile Defaut, 2017, p. 11-19.

<sup>20</sup> Jean-Bernard Bonange & Bertil Sylvander, *op.cit.*, p. 19.

- 
- <sup>21</sup> *Ibid.*, p. 31.
- <sup>22</sup> Jérôme Cabot, « [Les détours de Babel : du désespéranto comme silhouette de l'impossible langue européenne](#) » : congrès international de l'EASTAP (Paris, 27 octobre 2018).
- <sup>23</sup> Erin Manning & Brian Massumi, *op. cit.*, p. 93.
- <sup>24</sup> Jean-Bernard Bonange & Bertil Sylvander, *op.cit.*, p. 118.
- <sup>25</sup> A ce sujet, voir Jean-Bernard Bonange & Bertil Sylvander, *op.cit.*, p. 144.
- <sup>26</sup> Jérôme Cabot, « [Modeste contribution à un manifeste pour une culture pirate de l'ère](#) » : assises de la culture en Pays Sud-Toulousain (Rieux-Volvestre, 18 juin 2014).
- <sup>27</sup> Jérôme Cabot, « Le paradigme de l'ornithorynque » : séminaire Méta # 4, « Genres ? Pour une Micro-Encyclopédie Trans-Arts » (LLA-Créatis, Toulouse, 9 juin 2017).
- <sup>28</sup> Jérôme Cabot, « [Les détours de Babel](#) », *op. cit.*
- <sup>29</sup> Jean-Bernard Bonange & Bertil Sylvander, *op.cit.*, p. 103.
- <sup>30</sup> *Loc. cit.*
- <sup>31</sup> Jean-Bernard Bonange & Bertil Sylvander, *op.cit.*, p. 31.
- <sup>32</sup> Jérôme Cabot, « [Les détours de Babel](#) », *op. cit.*
- <sup>33</sup> Jean-Bernard Bonange & Bertil Sylvander, *op.cit.*, p. 103.
- <sup>34</sup> Voir Jérôme Cabot, « La scène ouverte de slam : dispositif, situation, politique », dans Jérôme Cabot (dir.), *Performances poétiques*, Lormont, Editions nouvelles Cécile Default, 2017, p.79-101.
- <sup>35</sup> Erin Manning & Brian Massumi, *op. cit.*, p. 68.
- <sup>36</sup> Jérôme Cabot, « [Les détours de Babel](#) », *op. cit.*
- <sup>37</sup> Jean-Bernard Bonange & Bertil Sylvander, *op.cit.*, p. 148.
- <sup>38</sup> Jean-Bernard Bonange & Bertil Sylvander, *op.cit.*, p. 104.
- <sup>39</sup> Jérôme Cabot, « [Le développement du râble de lapin](#) » : colloque international « L'éducation au développement durable de l'école au campus » (Albi, 27 juin 2008).
- <sup>40</sup> Jérôme Cabot, « [Les détours de Babel](#) », *op. cit.*
- <sup>41</sup> Geoffroy de Lagasnerie, *Penser dans un monde mauvais*, *op. cit.*, p. 22.
- <sup>42</sup> Erin Manning & Brian Massumi, *op. cit.*, p. 72.
- <sup>43</sup> Jérôme Cabot, « [Le développement du râble de lapin](#) », *op. cit.*